

E.R.F. Synode de la Région Cévennes-Languedoc-Roussillon
À Alès : culte de clôture et d'envoi
20 novembre 2011

Éphésiens 2, 11-18 : De la séparation à la communion

Prédication

Gérard SIEGWALT

– *Le choix de ce passage est évidemment fait en relation avec le thème général de votre Synode : « En chemin vers l'Église unie », à savoir la communion des Églises réformée et luthérienne de France (en Alsace et en Moselle, cette communion est déjà plus avancée). Nous approchons notre passage avec la question : a-t-il quelque chose à nous dire pour ce chemin d'union, quelque chose de pertinent, qui soit éclairant dans ce contexte ? Ce dernier a été préparé depuis les « Thèses de Lyon », adoptées par nos différentes Églises en 1968 : élaborées à Lyon autour du pasteur Henri Bruston par un groupe de pasteurs et de théologiens des différentes Églises concernées, y compris les E.R.E.I., elles portent sur « Parole de Dieu et Écriture sainte », « Le baptême au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », « La Cène du Seigneur ». Le contexte a été élargi au plan européen par la « Concorde de Leuvenberg », adoptée en 1973. Pour tirer les conséquences ecclésiales de ces accords – théologiquement nécessaires et suffisants – entre Églises luthériennes et réformées, il a fallu, en France, toutes ces décennies jusqu'à aujourd'hui ! Mais nous y voilà maintenant ! C'est à ce point d'arrivée que nous voulons nous exposer au message de notre passage de l'épître aux Éphésiens. Le thème central de cette épître, c'est l'Église, et plus spécifiquement : vivre l'Église.*

– *Vivre l'Église !* Notre texte dit que la vivre c'est d'abord mais en fait toujours, constamment, *la construire*. Le mot « construction » (ou « édification ») ne se trouve certes pas dans notre passage, mais c'est un mot-clé de l'épître aux Éphésiens (comme une Concordance permet de le constater). Et si le mot est absent ici, la « chose » elle-même est omniprésente. Il s'agit de construire l'Église. Nous pouvons évidemment penser à ce propos à l'union entre l'Église réformée de France et l'Église évangélique luthérienne de France : cette union doit se construire, pas seulement aujourd'hui mais dans toute la suite des années, tout comme chaque communauté chrétienne, paroissiale autant que régionale, est toujours en construction. L'Église se construit, ou elle n'est pas. Que dit notre texte ? Il y est question des juifs et des païens, et de leur union, de leur communion en Christ. Ne sautons pas à ce propos les étapes. La communion n'est pas au commencement mais au bout. Au commencement, il y a la séparation. Le texte parle du *mur de séparation*. De tels murs, nous le savons, existent jusqu'à aujourd'hui, dans l'Église et dans la société. Certes, celui de l'apartheid aux États-Unis d'Amérique est tombé dès les années 60 du dernier siècle grâce à Martin Luther King, celui en Afrique du Sud seulement en 1994 grâce à Nelson Mandela. Le mur que la colonisation avait érigé dans bien des pays d'Afrique et d'Asie s'est effondré sous la poussée des peuples à partir de la 2^e guerre mondiale, et celui qu'avaient dressé par après des dictatures en Tunisie, en Égypte, en Lybie et ailleurs encore a été démolit tout récemment ou est encore en sursis. Le mur de Berlin, entre les deux blocs de l'Ouest et de l'Est est tombé en 1989, celui entre protestants et catholiques en Irlande du Nord seulement ces toutes dernières années. Les exemples du passé pourraient être multipliés. Le fait est que dans les esprits, dans

les structures mentales, et de ce fait dans les comportements effectifs, le mur continue à exister de bien des façons et chez bien des personnes. Et il y a aujourd'hui le mur construit par l'État d'Israël contre les palestiniens, et là encore les exemples peuvent être multipliés, tant les régimes de discrimination pour raisons politiques ou culturelles ou ethniques ou économiques ou religieuses, continuent à être nombreux ; dans nos propres latitudes, en pleine démocratie, toutes ces sortes de discriminations, qui font fi du bien commun et du droit des minorités, et en particulier encore la discrimination financière, se retrouvent, réellement et potentiellement. Il faudrait parler encore de la discrimination sexuelle, entre hommes et femmes, aussi entre hétérosexuels et homosexuels, et cela jusqu'à aujourd'hui aussi dans certaines Églises, également de la discrimination entre ceux et celles qui ont la carte d'identité nationale et les autres, immigrés sans droits. La liste n'est pas épuisée, et chacun/e peut y ajouter tel autre exemple. Notre texte de l'épître aux Éphésiens parlant du mur de séparation est d'une actualité plurielle brûlante, douloureuse, scandaleuse. Mais la pointe du texte est autre : elle est de *construire l'Église à partir de là, à partir de ce qui est et qui n'est pas bien.*

– Il y a à ce propos plusieurs notations capitales dans notre texte qui évoquent non seulement l'idée mais la réalité d'une *issue à la situation de séparation décrite*. Il y a l'opposition fortement marquée entre « autrefois » et « maintenant », entre les « deux » (païens et juifs) qui autrefois étaient séparés et leur communion maintenant en un unique corps, car, est-il dit, le Christ Jésus « a détruit le mur de séparation ». Encore une fois, n'allons pas trop vite ici en besogne, sauf à risquer de tenir un discours – ce qu'on ne reproche pas toujours à tort aux chrétiens – qui décolle du réel et va dans l'illusion, dans l'illumination et dans la rêvasserie (laquelle n'est pas la même chose que le rêve). La foi est réaliste ou elle n'est pas, c'est-à-dire : elle tient compte des réalités et les fait éclater de l'intérieur d'elles-mêmes. La réalité, ici, c'est celle du mur de séparation ; c'est la traduction habituelle, mais elle peut être affinée. Deux termes sont associés qui, à première vue, apparaissent comme redondants : mur, voire mur mitoyen, et clôture. Ce qui donne littéralement : le mur (mitoyen) de la clôture, ou la séparation de la clôture. Apparemment, pour ce qui est des deux mots employés, c'est du pareil au même, mais, à creuser un peu, il y a là une différenciation de la plus grande et de la plus actuelle pertinence. Le texte parle de la *clôture devenue séparation*. On peut traduire : il (le Christ Jésus) a détruit la séparation à laquelle a conduit la clôture, ou la séparation produite par la clôture¹. « Clôture » est un terme de la théologie et de la pratique juives ; notre texte d'ailleurs précise aussitôt le contenu de ce mot : la clôture – à nouveau il y a là une formulation à première vue alambiquée –, c'est « la loi des commandements en ordonnances », ce qui veut dire : la loi, donc la Torah, avec ses commandements s'exprimant en ordonnances » (on pourrait préciser : en ordonnances dogmatiques). Il faut savoir que le juif se sait entouré d'une clôture, celle de la loi : elle le préserve dans sa judéité, elle est une barrière protectrice. L'histoire du judaïsme à travers les siècles jusqu'à nous a montré la réalité et la portée de cette clôture. Mais on peut appliquer l'image de la clôture aussi aux autres religions. *Chacune a sa clôture*. Cela vaut pour l'islam avec ses 5 piliers, pour l'hindouisme avec ses rites, cela vaut également pour les différentes expressions du christianisme : chacune comporte une clôture, ou parlerons-nous là plutôt d'odeur d'écurie ? Il y a celle de l'écurie romaine, celle de l'écurie luthérienne, celle de l'écurie réformée, celle de l'écurie évangélique ou encore pentecôtiste ou charismatique... La clôture en soi non seulement n'est pas un mal mais elle est l'implication même de la diversité ; l'odeur d'écurie est une donnée inévitable et légitime. Appliquons cela à des exemples concrets : il y a légitimement un communautarisme ethnique ou religieux ou culturel, légitimement l'option politique de gauche, de centre ou de droite, légitimement – en économie – l'éventail allant de

¹ Cf. à ce propos les commentaires, en particulier – en français – ceux de Charles Masson et de Michel Bouttier, sur l'épître aux Éphésiens.

l'écologisme jusqu'au libéralisme, ou – en matière de genre – légitimement l'hétérosexualité et, puisqu'elle est en général un destin qui ne donne pas d'autre choix possible aux intéressés – l'homosexualité, ou encore légitimement la libre circulation des personnes en situation de détresse (ce qui veut en fait dire : le nomadisme par nécessité ; cela représente aussi une clôture pour les personnes concernées) et le contrôle des frontières dans le sens d'une régulation responsable des flux migratoires. *Aucun de nous n'existe sans quelque forme de clôture* ; c'est là une définition même de l'identité. Le mal, ce n'est pas l'identité, ou la particularité, ou l'option, le choix, qu'il soit libre ou fait par nécessité. Le mal, c'est l'absolutisation de cela, c'est la *clôture érigée en séparation*, en discrimination ; c'est, comme dit notre texte, la haine, ou l'inimitié, et donc l'exclusion. Les clôtures qui excluent au lieu de différencier, qui, au lieu de créer, avec la reconnaissance de la différence, les conditions du respect mutuel et donc de la rencontre responsable, empêchent celle-ci et favorisent le chacun pour soi et donc l'égoïsme du groupe concerné, provoquant soit l'indifférence soit l'arrogance et le mépris réciproques, ces clôtures-là sont des murs de séparation et source de violence, comme l'histoire d'hier et d'aujourd'hui le montre à suffisance. *Distinguer donc entre les clôtures constructives* et, partant, légitimes, mais qui ne le sont que si elles sont relatives et donc au service de la relation entre les êtres humains et entre ces derniers et la création toute entière dans laquelle l'humanité s'inscrit, d'un côté, *et les clôtures destructrices, démoniaques* et à ce titre illégitimes, qui, piétinant le bien commun et donc le lien social et également le contrat avec la nature, mènent l'humanité et notre monde droit à la catastrophe, de l'autre côté.

– Le Christ Jésus ne renverse pas les clôtures légitimes, les barrières protectrices de l'identité de chacun, qu'il soit juif ou païen, musulman ou chrétien romain, luthérien ou réformé ou évangélique... ; *il renverse les murs de séparation, et il relativise les clôtures* : elles ne sont pas des murs séparateurs, elles sont des distinctions que l'histoire et donc l'expérience nous apprennent à respecter, c'est-à-dire à regarder en face, quitte, si elles ne s'avèrent plus utiles, si elles ont fait leur temps, si elles deviennent un boulet qu'on traîne, à ce que nous travaillions pour les modifier voire les supprimer. Elles appellent notre discernement, tout comme Jésus a pratiqué le discernement vis-à-vis des juifs comme aussi vis-à-vis des païens qui croisaient son chemin ; les évangiles nous en donnent des exemples. C'est de la réalité des clôtures qu'il faut partir, pour les inventorier et pour les assumer, pour en faire si je puis dire le *matériau de construction*, non pas de murs de séparation, ce qui est la tendance qui leur est naturellement inhérente, mais *de la communauté humaine* : une communauté différenciée mais dont les différences – en tant que légitimes – sont une richesse qui s'avère en fin de compte utile et bénéfique pour tous et toutes. Et c'est de la réalité des murs de séparation qu'il faut partir, non pour les exacerber et ainsi leur donner un poids supplémentaire mais pour réalistement les nommer, c'est-à-dire pour dire ce qu'ils sont en vérité : la pétrification mortifère des clôtures, une pétrification faite de peur et de la sœur jumelle de la peur : la volonté du pouvoir, de la domination. Regardez la réalité de la peur et du pouvoir dominateur non seulement dans les dictatures, quelle que soit la manière dont on les qualifie – politique, économique, financière, idéologique, religieuse, sexiste, raciste ou autre encore –, mais également, outre dans les Églises elles-mêmes, en nous personnellement, car la tentation de la peur et du pouvoir non certes comme service mais comme domination aliénante sur autrui n'existe pas que chez les autres mais est une potentialité et toujours à nouveau une réalité en chacun/e de nous. Laisser nos peurs et notre velléité de domination, qui est réductrice de la liberté d'autrui et ainsi aliénante pour la vraie responsabilité des uns et des autres, devenir, en les nommant, le matériau de construction d'une réalité nouvelle. Notre passage parle de *rapprochement de ceux qui jadis étaient éloignés*, il parle de *paix* – maître-mot en l'occurrence – : une paix non de cimetièrre mais vivante, paix entre des entités autrefois opposées et désormais reliées l'une avec l'autre et ainsi unifiées (non uniformisées,

l'uniformisation est le fait des dictatures) ; il parle de créer, avec les deux, un seul homme nouveau, de réconcilier les deux en un seul corps, de victoire sur la haine et donc sur l'exclusion.

– C'est là-dessus que se joue *la crédibilité d'une religion*, elle se joue sur sa capacité de construction avec les matériaux existants, décapités de leur prétention aliénante et donc de leur pétrification mortifère. Elle se joue donc sur sa capacité à soumettre la réalité telle qu'elle est à la lumière de son Dieu, ou de sa révélation, ou de sa sagesse, peu importe ici. Elle se joue sur sa portée non seulement personnelle – pour essentielle que soit cette portée – mais, puisque comme des personnes nous faisons tous/toutes partie d'une société et d'une civilisation, sa portée aussi (et je répète les termes déjà employés plusieurs fois :) politique et économique et financière, sociale, culturelle *etc.*, dans le sens de la construction de la *communauté humaine*. Face aux murs de séparation, quelle est la force des religions, de renversement de ces murs, et cela non pas en leur opposant des régiments qu'aucune d'elles n'a ni a à avoir, sauf à se laisser instrumentaliser par la peur et le pouvoir et donc à être totalement décrédibilisée comme religion, mais en travaillant inlassablement à la déconstruction des murs grâce à la déconstruction de la peur et du pouvoir de domination qui les porte, et grâce à leur réduction en matériau de construction d'une réalité nouvelle. Parlons de nous-mêmes, parlons du christianisme. Quelle est la puissance – l'autorité – du christianisme et en l'occurrence de l'Église chrétienne, des Églises chrétiennes, en cette matière ? Quelle est la crédibilité en ce sens de la foi chrétienne ?

– Il reste à dire l'essentiel, et nous n'y venons que maintenant, parce que c'est seulement maintenant que cet essentiel prend toute sa dimension, et ce sera – aujourd'hui – vite dit, alors que c'est le cœur de la foi chrétienne auquel il faut revenir jour après jour et dimanche après dimanche. L'Église, qui n'est pas là pour elle-même mais pour la construction de la communauté humaine, *par quoi, par qui* peut-elle être crédible et donc être effectivement ce qu'elle est comme Église ? C'est ici qu'il apparaît que l'épître aux Éphésiens est en fait l'épître sur l'Église seulement parce qu'elle est l'épître sur *le Christ*. C'est par Lui que l'Église est et donc devient constamment. La destruction du mur de séparation, la paix, la réconciliation, la création d'un homme nouveau, c'est l'œuvre du Christ, par qui, est-il dit, « nous avons accès les uns et les autres auprès du Père, dans un même Esprit ». *Il n'y a d'Église que parce qu'il y a Christ*, et il n'y a de crédibilité de l'Église (ou du christianisme) qu'à cause de sa crédibilité à Lui, le Christ. Et sa crédibilité tient à sa capacité à déconstruire la peur et le pouvoir dominateur qui entretiennent les murs de séparation, et à construire avec le matériau des clôtures relativisées une réalité nouvelle. L'Église, chaque communauté locale et régionale, et l'Église plus vaste encore, est signe de cette humanité nouvelle et instrument de cette humanité nouvelle dans la société, dans le réel du monde, et ce dans la puissance du Christ.

Le Christ, vie donnée pour nous ! Notre passage évoque le don de lui-même du Christ, en parlant du sang du Christ, de sa chair, de sa croix. Toutes ces expressions attestent le Christ comme une réalité inscrite dans l'histoire, dans l'humanité, et qui y est la puissance du Royaume de Dieu.

*

Il n'y a rien de plus constamment nécessaire, urgent et bénéfique pour l'Église, pour nous tous et toutes, de quelle que écurie que nous soyons, que d'aller à la source de la paix, de la réconciliation et donc du pardon, de la force de création – de construction – de la réalité nouvelle du Royaume ici et maintenant, dans les conditions de nos vies, de nos situations, de nos environnements. Le Christ comme cette puissance-là, aujourd'hui comme hier et comme

demain : compter avec elle – avec Lui – dans la durée des jours, pour le discernement du chemin de la vie qui surmonte la puissance destructrice de la mort.

Ce n'est pas de trop, bien plutôt c'est comme le sceau posé sur la prédication de l'épître, de nous ouvrir maintenant à *l'évangile de la présence du Christ* dans son Repas où Il nous donne à communier à Lui-même.